North British & Mercantile

FIRE AND LIFE INSURANCE COMPANY.

Fondée en 1809

Directeurs: GILBERT SCOTT, ECR, HON. THOS. RYAN, W. W. OGILVIE, ECR.

RESSOURCES DE LA COMPAGNIE:

Capital autorisé	£3,000,000 Stg.
" souscrit	2,500,000 "
" versé	625,000 "
Fond de l'incendie et réserve au 31 décembre 1883	1,592,235 "
Fonds de la vie et des annuités	3,841,194 "
Revenus—Département de l'incendie	1,186,865 "
do do de la vie et des annuités	551,307 "

Agences dans les principales villes du Canada.

Bureau principal pour le Canada: 78, RUE ST-FRANCOIS-XAVIER

THOMAS DAVIDSON, *Agent général.* — WM. EWING, *inspecteur.* G. M. AHERN, *sous inspecteur.*

TOTAL DES FONDS **$20,000,000** — CAPITAL PAYÉ **£1,000,000 Stg.**

GUARDIAN

ASSURANCE COMPANY OF LONDON

Robert Simms & Co.,

et George Denholm

AGENTS GENERAUX

MONTREAL.

RISQUES ACCEPTÉS AUX TAUX DU TARIF.

LE PRIX COURANT

REVUE HEBDOMADAIRE

Du Commerce, de l'Industrie, de la Finance, de la Propriété Foncière et des Assurances.

La meilleure Revue des Marches des Produits Agricoles.

ABONNEMENT:

MONTREAL, un an	$2.00
CANADA ET ETATS-UNIS, un an	1.50
PAYS DE L'UNION POSTALE	frs. 12.50

IMPRESSIONS DE TOUS GENRES:

CIRCULAIRES. PROSPECTUS, FACTURES, JOURNAUX, BROCHURES, LIVRES, ETC., ETC.

Bureaux: 30, RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

Gazette DES Campagnes

Journal du cultivateur et du colon, fondé en 1831, publié à Sainte-Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska, P.Q. par FIRMIN H. PROULX.

Paraît tous les jeudis, abonnement, un an $1.

Les fabricants d'instruments d'agriculture et les marchands trouveront très avantageux d'annoncer dans ce journal spécialement consacré aux intérêts des cultivateurs.

Hetu, Dumouchel & Hetu

NOTAIRES

30, RUE SAINT-JACQUES.

Administration de successions, etc. Prêts sur hypothèques, placements de premier ordre. Sténographe et comptable attachés au bureau.—Téléphone No 1014.

Christmas & New Year's

VISITING CARDS

Cartes de Noël et du Jour de l'An. Cartes pour réceptions et soirées, menus, etc. Gravure et Impressions dans les derniers goûts,

Chez BISHOP

165 et 167, RUE ST-JACQUES

J. T. LeTOURNEUX

IMPORTATEUR DE

Peinture, Huile, Vernis, Mastic, Verres à vitres, Pinceaux, Etoupe, Coaltar, Teinture, Médecines patentées, etc., etc.

259, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL.

CE PAUVRE BERNARD

Nous étions confortablement installés dans la salle à diner; le couvert avait été enlevé, le café fumait dans les tasses et les convives fumaient aussi—pas dans les tasses, mais d'excellents cigares de chez J. M. Fortier. Les dames étaient passées au salon. Notre amphytrion, renversé dans sa berceuse, commença ainsi:

Ce pauvre Bernard!

Je l'avais connu au collège de l'Assomption où nous avions tous les deux fait notre cours classique. Mais comme il était en versification lorsque j'entrai en éléments, il m'avait toujours un peu patronné, me témoignant cette bienveillante sympathie que les hommes mûrs accordent aux jeunes gens qui font leur chemin.

Mon chemin, à moi, avait été assez dur, le macadam avait plus d'une fois percé mes souliers et mes cors, hélas! avaient souffert de l'humidité et du froid. Etudiant en droit, avec une très-maigre pension que me faisait mon frère ainé à qui étaient dévolues les terres paternelles, j'avais d'abord travaillé aux enquêtes pour gagner quelque sous: puis, me sentant du style et de l'imagination, j'étais parvenu à entrer dans le journalisme. J'obtins, dès mon entrée en fonctions, le poste honorable de correcteur d'épreuves.

Que voulez-vous! Chacun a ses épreuves en ce bas monde, et je vous assure que c'en était une fameuse que d'en corriger tous les jours, entre les cours de droit civil du matin et le cours de droit romain de l'après-midi. Mais ça me donnait de l'argent de poche qui me permettait quelques distractions—théâtres, concerts, etc. Il n'en restait guère, hélas! pour ma pension, une fois les inscriptions payées au trésorier de l'Université!

Vers le milieu d'août, cette année là, je flânais après quatre heures. Nos professeurs étaient en vacances et ceux d'entre nous qui pouvaient se payer ce luxe y étaient aussi. Mais, moi, je devais trente piastres à ma maîtresse de pension, et je craignais, si j'eusse parlé d'aller à la campagne, qu'elle m'eût fait arrêter sur *capias*.

Ce jour là, donc, je rencontre Toussaint: un bon vivant, n'est-ce pas?.... qui suivant son habitude m'offrit de "prendre quelque chose avec lui."

Vous comprenez que, ces choses-là, un jeune homme dans ma position ne les refuse pas.

—Mais Bernard?

—Tout à l'heure, donc, s'il vous plaît; justement, nous y arrivons, à Bernard.

Toussaint, après avoir consciencieusement vidé son verre, demanda des cigares et me dit:

—Moi, cher, veux-tu faire une centaine de piastres pendant tes vacances?

—C'est bête de poser des questions semblables à un Canayen. Si je veux gagner cent piastres!..... Honnêtement?

—Imbécile! dit Toussaint, pour qui me prends-tu? Voici ce que tu vas faire. Où vas-tu passer tes vacances?

—Où tu voudras.

—Tu dois connaître tout le monde, chez vous?

—Comme de raison.

—Bien. Dans ton trou de village, il y a bien deux marchands, un hôtelier, un médecin, un ouvrier, un notaire?

—A peu près.

—Eh bien, mon vieux, tu vas aller trouver X***, de la Compagnie d'Assurance Une Telle, il va te donner les instructions et tu m'assureras la vie de tout ce monde là. Ça devra te donner une centaine de piastres de commission.

Vrai, je ne m'attendais pas à cette proposition; mais elle m'alla si bien que deux jours après j'avais obtenu du directeur de mon journal et de ma maîtresse de pension un congé de quinze jours. La perspective d'être payée avait sensiblement adouci le caractère de ma maîtresse de pension. J'avais passé mes deux nuits à ruminer sur les tables d'assurances, à me rendre compte des dotations, des tontines, des participations, etc., etc., et j'avais pris le bateau pour L'Assomption, où je devais trouver la *mail* qui me jetterait à la porte de la maison fraternelle.

—Mais Bernard?

—Justement; nous y voilà, à Bernard. Je vous ai dit qu'il était un peu mon aîné. Sorti du collège quatre ans avant moi, il était d'abord entré comme commis dans un magasin de Berthier, où il s'était tout de suite fait remarquer par sa régularité, sa bonne tenue, sa propreté et ses manières affables. Puis son père, qui était lui-même marchand dans notre village l'avait appelé près de lui, et était mort lui laissant une terre avec son magasin.

Le premier visage que j'aperçus en mettant le pied sur le pont du bateau à vapeur, ce fut celui de Bernard qui venait de faire quelques achats à la ville pour son commerce d'automne.

La rencontre était heureuse et nous en profitâmes pour nous narrer réciproquement nos plus récentes fredaines. Je passe sur les miennes qui n'intéressent personne ici. Lui venait de se marier avec la fille de la femme de mon oncle François, qui était mariée en secondes noces (je veux dire: ma tante). Elle s'appelait Armilda et j'avais toujours gardé un certain souvenir d'elle, sans trop m'en rendre compte; car chaque fois que j'étais allé chez mon oncle, Armilda m'avait toujours fait une belle façon. Un soupir m'échappa; mais enfin, puisqu'elle était mariée!..... Et d'ailleurs, depuis que j'habitais la ville, les filles de la campagne m'avait l'air un peu..... comment dire ça? enfin, pas si effrontées que celles de la ville.

N'importe. J'en profitai pour essayer mes talents de persuasion sur Bernard. et j'employai ma logique la plus serrée pour lui prouver que, dans l'intérêt de sa femme et de ses enfants (qu'il pourrait avoir), il devrait prendre une police d'assurance de $5,000 à la Compagnie d'Assurance Une Telle. J'usai des arguments le plus frappants que je connus alors:

—Vois-tu, mon vieux Bernard, si tu venais à mourir, que deviendrait ta femme?

—Ne t'inquiète pas d'elle, me répondait-il; mon magasin vaut bien un millier de louis; avec ça et la terre elle n'aurait pas trop de misère.

—Mais si tu venais à faire de mauvaises affaires?